

# ALLIANCE NUMISMATIQUE EUROPÉENNE

## EUROPEES GENOOTSCHAP VOOR MUNT- EN PENNINGKUNDE

PUBLICATION MENSUELLE  
FONDATEURS — STICHTERS

RENÉ DE MARTELAERE

ANTOINE VANDEN BRANDE

314, avenue Gitschotel, BORGERHOUT-ANVERS (Belgique) Tél. 39.17.51

Juillet - Août 1957

— 7-8

Juli - Augustus 1957

### LA MEDAILLE ALLEMANDE DU 16<sup>e</sup> SIECLE

(suite)

Frédéric Hagenauer était croit-on, le fils du sculpteur Nicolas von Hagenau, de Strasbourg, qui acheva en 1501 le maître-autel de la cathédrale de cette ville. Frédéric Hagenauer excella également dans l'art de la miniature.

D'après sa correspondance on sait qu'il fut employé par des membres du haut clergé à des travaux de sculpture, mais, pour employer ses propres termes, « il chercha à gagner son pain quotidien en devenant médailleur ». Notre artiste réussit parfaitement dans ce nouveau métier ; la simple inspection de ses œuvres nous en convaincra facilement,

Moins vigoureux que son contemporain Hans Schwarz, Hagenauer est un maître du portrait.

Peu après 1520 Hagenauer dut quitter sa ville natale pour émigrer en divers endroits. C'est ainsi qu'on le trouve à Spire, à Worms, à Mayence, Francfort, Heidelberg, Nuremberg, à Passau et Salzbourg. Pendant les années 1525 à 1527 il réside à Munich. Il exécuta en cette ville 19 médailles portant les effigies de diverses personnalités. De 1527 à 1532 on le trouve à Augsbourg. A la suite d'un différend avec la Gilde des Peintres et Sculpteurs d'Augsbourg, Hagenauer dut quitter cette ville. En fait, la Gilde d'Augsbourg voulut réduire l'activité artistique de notre artiste. Pendant son séjour à Augsbourg, Hagenauer produisit 85 médailles. De 1532 à 1536 il réside à Strasbourg, en Bade et en Souabe. Son séjour à Strasbourg fut de courte durée. En 1536 l'artiste s'établit à Cologne, où il travaillait encore en 1546.

Seules ses productions d'Augsbourg sont signées. Entre 1526 et 1532, il exécuta les portraits de riches bourgeois d'Augsbourg et de représentants à la Diète Impériale de 1530. Parmi ceux-ci, citons son magnifique portrait de Joachim I de Brandebourg. Les productions d'Augsbourg se distinguent par une petite ligne en relief qui sépare la légende du champ.

Après 1537, les médailles de Hagenauer ne portent plus sa signature, mais leur style et leur exécution ne laissent aucun doute quant à leur attribution à cet artiste.

Les médailles-portraits de Hagenauer sont généralement de grand format et nous offrent des revers caractéristiques. Dans la plupart des cas, on voit au revers une devise et une date. Le relief est peu accentué.

La fonte est mince. On remarque surtout la forme particulière des lettres, que l'artiste fixait une à une après avoir achevé sa composition.

La production d'Hagenauer, telle qu'elle est connue à ce jour, est considérable. Habich lui attribue 235 pièces : médailles ou modèles en bois (buis ou érable).

Citons quelques-unes de ses plus belles œuvres.

1. Anna Rechlinger (1527).

La jeune Anna Rechlinger von Horgau alors âgée de 22 ans était originaire d'Augsbourg. L'archaïsme de la composition n'enlève rien à la valeur artistique de l'ensemble et spécialement à celle du portrait. A.R. épousa en 1527 Anton Fugger. Elle meurt le 25 mars 1548 à Babenhausen.

H. 468. 40 mm.

2. Ludwig Sennfl. 1526.

Dr. PSALLAM DEO MEO QVAMDIV FVERO.

Ludwig Sennfl ou Senfel, compositeur de musique, né à Bâle en 1492, mort vers 1557, fut attaché à la chapelle du duc Guillaume IV de Bavière et à celle de l'empereur Maximilien I. Les rares compositions qu'on a de lui, le placent parmi les musiciens les plus remarquables du XVI<sup>e</sup> siècle.

H. 464. 67 mm.

3. Anton Fugger. 1527.

Rev. : SERA IN FVDO PARSIMONIA.

Antoine Fugger, quatrième fils de Georges I Fugger, est né en 1493. Il fut délégué du Conseil de la Ville d'Augsbourg. Il épousa en 1527 Anna Rechlinger et il fut élevé au patriciat en 1538. Il mourut en 1560.

H. 467. 42 mm.

4. Raimund Fugger. 1527.

Rev. : PVDEAT AMICI DIEM PERDIDISSE. La Fortune.

Raimond Fugger, troisième fils de Georges I Fugger, né en 1489, épousa Katharina Thurzo von Bethlenfalva. Ce fut un grand protecteur des sciences et des arts.

H. 471. 71 mm.

Antoine et Raimond Fugger, riches négociants d'Augsbourg, anoblis par l'empereur Maximilien I, firent en partie les frais de l'expédition de Charles-Quint contre Tunis en 1535. Ils obtinrent de l'empereur le droit de battre monnaie. Ils fondèrent à Augsbourg une galerie de tableaux, un jardin botanique, un cabinet d'antiquités et l'église S. Maurice. Antoine, recevant un jour l'empereur, brûla devant lui, pour le fêter dignement, tous les titres de créance qu'il avait sur ce prince.

5. Hieronymus Fugger. s.d.

Né en 1499, mort en 1538. Fils d'Ulrich Fugger et de Veronika Lauginger. Hieronymus Fugger fit partie du Conseil de l'empereur et fut nommé comte de l'Empire en 1526. Hieronymus Fugger laissa la réputation d'un grand seigneur vivant très largement. Il fut enterré à l'église Ste Anne à Augsbourg.

H. 475. 28,5 mm.

Depuis le temps de l'activité de SCHWARZ, Augsbourg devint le centre d'un groupe de médailleurs remarquables. Malheureusement peu de noms nous sont connus.

Hans DAUCHER et Hans KELS furent avec Friedrich HAGENAUER les artistes d'Augsbourg les plus importants.

Ils travaillèrent des modèles en bois d'une manière admirable.

Hans DAUCHER, sculpteur d'Augsbourg, devient citoyen de cette ville en 1514 ; il obtint la même année l'autorisation d'exercer son art. Il meurt en 1537. Son style est très personnel. Son métier de graveur de bas-reliefs sur pierre transparait dans l'exécution de ses médailles. On a gardé des bas-reliefs signés de cet artiste qui ont permis d'utiles comparaisons avec ses productions en médaille.

Il est un des rares artistes allemands qui comprit la valeur des lettres de la légende comme élément de décoration.

Citons ses portraits de face, généralement au buste fort allongé, remplissant presque la moitié de l'espace disponible. Ses personnages sont généralement coiffés d'un large chapeau à la mode d'Henri VIII.

On possède de lui une médaille d'Henri VIII (1526), inspirée du portrait d'Holbein.

L'activité de DAUCHER se situe entre 1515 et 1529.

Il est plus sculpteur que médailleur.

Hans KELS né à Kaufbeuren commence à travailler dès 1530. Le plus haut point de son activité se situe entre les années 1537 et 1540, avec ses portraits de Georg Hermann, Barbare Reihing et des médaillons impériaux.

Trois de ces derniers médaillons doivent en se basant sur leur signature et leur style être donnés au frère de Hans Kels, Veit Kels, que l'on retrouve aussi à Augsbourg en qualité d'orfèvre.

Hans KELS, est un artisan capable, plus soigneux du détail ornemental que de la vigueur de ses portraits. Il est connu par son échiquier artistique, et pour la série de pions d'échec, œuvre signée et datée de 1537 et conservée au Musée de Vienne.

Il est signalé pour la première fois à Augsbourg en 1529 et il meurt en 1565 ou 1566. Le Musée de Hambourg possède de lui un médaillon en bois représentant Charles-Quint et Ferdinand I avec leurs femmes.

A Vienne est conservé un de ses meilleurs modèles en bois, représentant les trois empereurs, Maximilien I, Charles-Quint et Ferdinand I (1540).

Quoique les bois de Kels pouvaient servir de modèles, on ne doit pas perdre de vue, comme le dit HILL, qu'ils constituaient des œuvres complètes en elles-mêmes. Les médailles coulées d'après ces modèles étaient fabriquées dans un but de multiplication.

Les relations de Kels avec l'art de la sculpture lui furent à coup sûr très profitables ; ces rapports lui permirent de garder un style plus large et plus grand.

Comme travaux du peintre d'Ulm, Martin SCHAFFNER, G. Habich range un groupe de médailles qui, au point de vue de leur style, offre une grande parenté avec les médailles primitives de Christoph WEIDITZ éditées à Strasbourg. La légende est dans la plupart des cas disposée en creux autour du buste, les millésimes se trouvent fréquemment dans le champ. Ses traces de cet artiste furent suivies par un autre graveur sur bois au nom encore indéterminé, qui travailla dans le Sud de la Souabe. C'est ce maître qui produisit les médailles d'Anna Eisler, Johann Hanold, Ambrosius Blauner, etc.

Le seul artiste qui travailla en ce temps ses modèles en pierre à Augsbourg est Hans DAUCHER. Son activité se situe entre les années 1515 à 1530. Les œuvres de Daucher se distinguent de celles de Schwarz par un style plus raffiné, par des lignes plus douces, principalement dans l'exécution des portraits,

Signalons encore un artiste travaillant à Zürich du temps d'Hagenauer. Il s'agit de Hans Jakob STAMPFER. On lui doit de remarquables

portraits des réformateurs, Zwingli, Blaurer, Oecolampade, Bullinger.

En opposition à Augsbourg, où les médailleurs exécutaient le plus souvent leurs modèles en bois. Les artistes de Nuremberg à peu d'exceptions près, firent les leurs en pierre.

Au début on trouve Peter VISCHER le Jeune, qui travailla encore sous une forte influence italienne.

Hans REINHARD (1535-1581) est le plus connu des médailleurs allemands. Le Dr GERSDORF a découvert son nom dans les Annales de la Corporation des Orfèvres de Leipzig (Bl. f. Münzfreunde, 1872, p. 220-223).

Les premières œuvres de cet artiste ont été exécutées pour les ducs Jean-Frédéric et Maurice de Saxe et pour le cardinal Albert de Brandebourg.

Originaire selon toute vraisemblance de Wittenberg, Reinhard a subi très fortement l'influence de Lucas Cranach, dont il fut vraisemblablement l'élève. Devenu maître orfèvre en 1547, il mourut probablement vers 1581.

REINHARD nous a donné un excellent portrait de Charles-Quint (1537). La médaille porte au revers les armes impériales. 64 mm. Vermeil.

Une autre belle œuvre représente le roi Ferdinand.

Hans REINHARD devient citoyen de Leipzig en 1539.

Le chef d'œuvre de cet artiste est sa médaille de la Trinité, qui a été éditée en quatre versions différentes, en 1544, 1561, 1569 et 1574. Elle fut coulée sur l'ordre du duc Maurice de Saxe, à une époque où de sérieux efforts étaient faits pour réconcilier les protestants et les catholiques. La représentation de la Trinité est combiné avec des extraits du Credo de S. Athanase et un hymne en l'honneur de la Trinité. Cet hymne : « O Veneranda Unitas, O Adoranda Trinitas, per Te sumus creati », etc. provient de la séquence : « Benedicta sit semper sancta Trinitas », que l'on rencontre dans plusieurs manuscrits du XI<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle (Voir : W. BAUMKER, Das kathol. Kirchenlied, I, p. 667).

Au point de vue technique, cette œuvre est un tour de force. Différentes parties, telles que la tête de Dieu le Père, les mains avec le sceptre et le globe, le crucifix, etc. ont été fabriquées séparément et soudées par la suite. Les ondulations de la barbe de Dieu le Père ont été coulées séparément et fixées ensuite.

A suivre.

F. BAILLION.

## *Procédés de frappe de monnaies*

(Suite)

L'emploi de la virole brisée, inventée au XVI<sup>e</sup> siècle, ayant été abandonné sous le règne de Louis XIV, Jean Castaing, transformant et perfectionnant un instrument en usage en Angleterre, parvint à faire adopter par le roi sa « machine à marquer », qui permettait d'obtenir, sur la tranche des flans, une inscription ou un cordon. « Cette machine » dit Abot de Bazinghen, « aussi simple qu'ingénieuse, consiste en deux lames d'acier, faites en forme de règles épaisses environ d'une ligne, sur lesquelles sont gravées ou les légendes, ou les cordonnets, moitié sur l'une, et moitié sur l'autre. Une de ces lames est immobile et fortement attachée avec des vis sur une plaque de cuivre, qui l'est elle-même à une

table ou établi de bois fort épais ; l'autre lame est mobile et coule sur la plaque de cuivre, par le moyen d'une manivelle et d'une roue ou de pignon de fer, dont les dents s'engrènent dans d'autres espèces de dents qui sont la superficie de la lame coulante.

« Le flacon placé horizontalement entre ces deux lames, est entraîné par le mouvement de celle qui est mobile, en sorte que, lorsqu'il a fait un demi-tour, il se trouve entièrement marqué.

« Cette machine est si facile, qu'un seul homme peut marquer vingt-mille flacons en un jour ». (Traité des Monnoies, Paris, 1764 t. II, p. I).

On connaissait en France cette invention dès 1679. Mais on n'expérimenta cette machine, à Paris, qu'en 1685 et les résultats ayant été satisfaisants, le Roi, par arrêt du Conseil du 29 octobre 1686, chargea Castaing d'établir des instruments analogues dans toutes les monnaies du royaume, pour y marquer les espèces sur la tranche.

Lors de la grande réformation des monnaies françaises, ordonnée par l'édit de décembre 1689, Castaing proposa de « réformer les anciennes espèces, en y appliquant une nouvelle marque avec le balancier, sans les refondre. « Cette proposition évitait les déchets d'une refonte ; les espèces devaient également être marquées sur la tranche.

Mais on chargea de ce travail considérable, qui s'étendait à tous les ateliers du royaume, un monnayeur, Martin Masselin, maître chaudronnier à Paris. Il fut en quelque sorte substitué à Castaing auquel il devait d'ailleurs payer une indemnité annuelle de 2.000 livres.

L'incapacité de Masselin provoqua l'arrêt du Conseil du 29 mai 1691, qui ordonna une enquête sévère sur ses agissements et la conduite de ses commis.

Le roi estima alors que l'auteur de la proposition de réformation était seul capable de mener l'opération à bonne fin. Il confia donc à Castaing la direction générale de la réforme dans tous les ateliers français.

L'opération, ayant parfaitement réussi, l'ingénieur Castaing obtint d'effectuer une seconde réformation par arrêt du Conseil, du 10 novembre 1693.

La faveur dont jouissait Castaing, ainsi que les bénéfices fort appréciables qu'il tira des deux réformations ne manquèrent pas de susciter l'envie.

En 1700 un certain Jacques Fournier de Saint-André l'accusa, en cinq volumineux mémoires, ainsi que sa femme et ses commis, d'abus et de malversations.

La Cour des Monnaies se chargea de l'instruction de l'affaire. Cette Cour rendit son arrêt le 27 septembre 1703. Castaing était lavé de tout reproche. Son calomniateur fut condamné à 6.000 livres de dommages et intérêts.

Vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, un graveur-mécanicien, Jean-Pierre Droz, entreprit de perfectionner l'outillage monétaire en usage en France depuis Louis XIV. Ce fut en 1783, que Droz fit à ses frais, les premières expériences de ses procédés nouveaux sur un balancier de la Monnaie de Paris, qui avait été mis à sa disposition. En 1786, lors de la refonte des monnaies d'or et d'argent, il frappa, sur ce même balancier, les écus de 6 livres et des essais d'une pièce de 24 livres, qui se faisaient remarquer par la délicatesse de la gravure et la perfection de leur fabrication. L'année suivante, un Anglais, nommé Boulton, appela Droz en Angleterre et construisit, sous sa direction, les machines avec lesquelles il entreprit la fabrication de la monnaie de cuivre, pour toute la Grande-Bretagne.

C'est à Droz que l'on doit la virole brisée s'ouvrant et se fermant par le jeu même de la machine ; la main de fer, qui chasse la pièce frappée, place sur le coin un nouveau flan et cela avec une rapidité et une précision que la main de l'ouvrier ne pouvait atteindre. Les perfectionnements de Droz dont nous ne pouvons faire ici la longue énumération, s'appliquent à tout : à la forge et à la trempe du coin, au laminage, au découpage, au blanchiment, etc.

Jean-Pierre Droz, né à La Chaux-de-Fonds (Canton de Neuchâtel) le 17 avril 1746, mourut à Paris le 2 mars 1825.

J.P. DROZ fit construire plusieurs balanciers de son invention et substitua la pompe à vapeur aux bras des hommes pour les mettre en mouvement. Tout ce qui a rapport à la fabrication, à la gravure, à la trempe des coins, au mécanisme de la virole brisée, du laminoir, du découpoir et du balancier, a fait l'objet des études approfondies de cet artiste. En 1803, M. de Prony, académicien, décrivit les inventions de Droz avec figures. Ce dernier rapport fut imprimé sur ordre de l'académie. Droz appliqua la presse inventée par Pascal au mouvement du balancier. Ses perfectionnements sur le laminoir portent principalement sur l'engrenage qui mène en même temps l'un et l'autre cylindre. Les perfectionnements de Droz au balancier permirent de frapper au moyen de la virole brisée la pièce sur face et sur tranche, à la fois.

Le jury de l'exposition de Londres en 1802 fit un rapport élogieux des inventions de Droz. « He is able to produce specimens, struck on both sides and on the edge at the same time, with one blow of the press, with such perfection that one may look at the coins thus struck, as having the immense advantage of being inimitable ». Ce jury accorde une médaille d'or à Droz.

En 1802, Droz fut nommé administrateur général des monnaies et médailles de France. En 1810, lors du concours monétaire, les projets de Droz furent adoptés à l'unanimité de préférence à ceux de ses 14 concurrents.

Un perfectionnement également important, mais qui date du XIX<sup>e</sup> siècle, a été fait aux instrument de monnayage. La pression sur les coins, produite jadis par une vis, est due aujourd'hui à un levier agissant sur un genou légèrement excentrique, ce qui évite le bruit et détériore bien moins vite les coins.

La presse à friction ou presse à genou est une forme améliorée du balancier. Elle fut pour la première fois employée par Nevedomsky (1811) à la Monnaie de Saint-Petersbourg. De là elle passa dans divers pays et fut plusieurs fois améliorée.

Cette machine substitue la pression au coup de balancier. Un lourd bloc d'acier exerce une pression considérable sur la boîte métallique qui porte le coin. Elle est encore en usage dans divers ateliers monétaires. Son service n'exige la présence que d'un seul homme. L'apport et la sortie des flans se fait mécaniquement.

De nos jours, le métal, avant d'être livré à la circulation, à l'état de monnaie, subit une série de 7 opérations : l'alliage, la mise en lingots, le laminage, le découpage, le cordonnage, le blanchiment, enfin, la frappe.

Nous examinerons successivement ces différentes phases de la fabrication du numéraire.

L'argent et l'or, afin d'acquérir une dureté suffisante pour résister à l'usure, doivent être alliés avec une certaine quantité de cuivre ; en Belgique, en France et ailleurs, la proportion observée est de 1/10 de cuivre pour 9/10 d'argent ou d'or. L'alliage se prépare dans d'épais creusets en fer forgé, que l'on dispose dans des fours spéciaux, chauffés à une haute température. Chaque creuset pèse environ 400 kilos et l'on peut y fondre en moyenne 1100 kilos de matière.

Avant de mettre le métal au creuset, on en examine le titre, afin d'ajouter la quantité de cuivre nécessaire à l'alliage. La température est élevée graduellement jusqu'à 1200° centigrades et l'on y maintient jusqu'à la complète liquéfaction de la matière. Au bout de 6 heures se fait la première coulée. Les coulées suivantes ne demandent que quatre heures, creusets et fourneaux étant suffisamment chauds. Les coulées se font dans des lingotières.

Au sortir des lingotières, le métal est soumis à l'action des laminoirs dégrossisseurs et polisseurs, qui le réduisent en bandes ayant l'épaisseur des pièces que l'on veut obtenir. On les amène à ce point après cinq ou six passes successives ; les bandes n'augmentent pas sensiblement dans le sens de la largeur, mais elles s'allongent beaucoup. On les coupe en deux ou trois parties, au moyen d'une cisaille maniée à la main.

Après la dernière passe, les bandes sont recuites ; on les réunit à cet effet, en paquets et on les place au milieu d'un four, sur un disque circulaire animé d'un mouvement de rotation continue.

Les bandes laminées et recuites sont découpées en flans. Après avoir été vérifiés comme poids, ces flans sont passés à la machine à cordonner, qui refoule légèrement le bord extérieur. Ce bord, ayant ainsi plus d'épaisseur que le centre, garantit la gravure intérieure du droit et du revers, et assure plus de durée aux pièces.

Voici comment on procède de nos jours pour fabriquer la monnaie.

Le métal, préparé préalablement en lames allongées, passe au laminoir jusqu'à ce qu'il ait une épaisseur égale partout. Puis, à l'emporte-pièce, on découpe dans ces lames les flans, qu'on soumet ensuite à deux opérations : le cordonnage et le blanchiment. Le cordonnage consiste à relever légèrement les bords de la pièce de façon à permettre l'empreinte des grénétis. On emploie pour cela un instrument forme d'un cylindre qui, serrant verticalement les flans contre un bloc en acier, refoule la matière sur les bords et régularise la tranche.

Une fois cordonnés, les flans sont recuits, puis passent au blanchiment, qui a pour but d'enlever au métal toute trace d'oxydation et de lui rendre son brillant. Pour cela, on fait tourner pendant une vingtaine de minutes les flans dans un bain d'eau acidulée, puis on les lave à l'eau pure et on les sèche. Une fois séchés, il ne reste plus qu'à les frapper.

Depuis 1846 en France, le balancier n'est plus employé que pour la frappe des médailles.

Pour les monnaies, on lui a substitué une presse à vapeur inventée par UHLHORN et perfectionnée par THONNELIER. Cette machine peut frapper environ 2.400 pièces en une heure. L'Hôtel des Monnaies de Paris possède 29 de ces presses, plus de quatre systèmes divers.

Les Anciens gravaient les coins monétaires au moyen du touret dont se servent les graveurs de pierres fines. Aujourd'hui on procède différemment. Le modèle en est fait en grand, puis réduit mécaniquement. Ce modèle, l'artiste le fait en relief sur de la cire. On le coule d'abord en plâtre, puis on en obtient une fonte qu'on reproduit sur un morceau d'acier en l'amenant à la dimension que devra avoir la monnaie : cette réduction s'obtient au moyen du tour à réduire. Cette épreuve en petit, l'artiste la retouche, travail long et délicat, puis on la soumet à la trempe. On a ainsi une monnaie en acier trempé dont on obtient les coins par une sorte de frappe à l'envers ; en effet, c'est ce modèle lui-même qui, placé sous le balancier, s'imprime en creux dans deux morceaux d'acier qui seront les coins.

Nous avons déjà mentionné la machine à cordonner imaginée par Castaing en 1685. Plus tard on se servit d'un instrument inventé par

Gingembre, ingénieur-mécanicien de l'Hôtel des Monnaies à Paris. Cet outil fort simple était manœuvré à la main, et l'on opérerait séparément sur chaque pièce. Les flans passaient successivement dans une coulisse semi-circulaire, et leur circonférence extérieure, en tournant, recevait une pression assez forte pour refouler le bord. Ce système lent et peu pratique, a été remplacé en France, par le système rectiligne Calla, au moyen duquel on peut cordonner vingt pièces à la fois. En Angleterre, on fait usage d'une machine circulaire due à MM. Ralph, Heuton & Fils, avec laquelle on cordonne 16 flans dans une révolution du plateau.

Les flans cordonnés ainsi sont blanchis, puis portés aux presses inventées en 1840 par le mécanicien viennois Uhlhorn et perfectionnées par Tonnelier.

Signalons encore parmi les appareils de frappe : le tour à réduire dit tour à portrait, qui amène le modèle tel qu'il sort des mains de l'artiste aux dimensions d'un poinçon de médaille ou de monnaie, le balancier à vis, destiné à l'impression des médailles et des coins monétaires au moyen du poinçon ; les appareils de frappe, la presse monétaire de Uhlhorn, qui mue à la vapeur est conduite par un seul homme, peut fabriquer 3.000 pièces à l'heure ; les appareils de contrôle, la balance automatique, qui opère la pesée de chaque pièce avant sa mise en circulation, classe dans un compartiment, les pièces comprises dans les tolérances de poids accordées par la loi, et rejette dans des compartiments spéciaux, celles qui sont au-dessus ou au-dessous de ces tolérances.

Certains instruments de monnayage des temps passés nous sont parvenus. Il en existent aussi des représentations anciennes. Un denier et une obole de Louis le Pieux (814-840) frappés à Melle, en Poitou, et un denier de Charles le Gros (880-967), d'un atelier indéterminé, donnent une idée de cet outillage. Sur ces trois pièces se voient deux coins placés entre deux marteaux.

On voit figurer sur un chapiteau du XI<sup>e</sup> siècle, de Saint-Georges-de-Boscherville (Seine-Inférieure) un monnayeur s'appropriant à frapper avec un marteau un trousseau qu'il tient au-dessus d'une pile. Des vitraux de la cathédrale du Mans (XI<sup>e</sup> siècle) nous montrent des changeurs venant recevoir les espèces nouvellement monnayées.

Citons les méreaux ou laissez-passer des monnaies, et une médaille à l'effigie d'Henri IV, frappée en 1591 à la Monnaie de Chalons-sur-Marne, sur laquelle les divers instruments du monnayage sont reproduits.

Une gravure de l'ouvrage d'Hartmann SCHOPPER (*De omnibus illiberabilibus sive mechanicis artibus, Francfort s/Main, 1574.*) nous montre un monnayeur, monétarius, frappant une pièce de monnaie.

On conserve aux archives de la ville de Gand, les coins du noble communal de 1583 ou 1584 (R. CHALON). D'après Chalou, Braemt essaya de frapper quelques-unes de ces monnaies avec les procédés anciens du marteau. Le noble est une pièce d'une assez grande dimension ; aussi le coin supérieur ou trousseau offrait une surface légèrement convexe.

En premier lieu, le monnayage moderne illustre bien l'accroissement de l'esprit commercial dans l'Ouest de l'Europe. La découverte de l'Amérique au XV<sup>e</sup> siècle a été une force déterminante dans la civilisation moderne. A cette époque le monnayage de tous les pays devient plus abondant pour des raisons commerciales et est soumis à des fluctuations artificielles. L'introduction du moulin dans la frappe monétaire à la place de l'ancien procédé du marteau améliora grandement la symétrie des monnaies et la facilité de les empiler pour les compter. L'usage d'une tranche dentelée (« milled edge ») empêcha la pratique du rognage, qui était si fréquente dans les temps antérieurs. Elle permit en outre de garder aux monnaies leur poids légal et par la même, facilita les échanges.

## DIERENAFBEELDINGEN IN DE NUMISMATIEK

(vervolg)

55. **LAMA**  
op munten van Peru — een lama komt nl. in het wapen van dat land.  
op 1/4 sueldo in zilver — 1952 — van Bolivia.
56. **LEEUEW**  
op munten van Sierra-Leone en Ethiopië (Abessinië).  
zijn prachtige kop op een vijf quindarlekstuk van Albanië.  
op vijf frank in geel koper van Belgisch-Kongo — 1936-38.  
op porseleinen token van Siam.  
in Uganda op 50 cents.  
op munten van Engels-Oost-Afrika.  
op een oude koperen munt van Judea (Palestina) (de leeuw van Juda!).  
op munten van Perzië later Iran (een leeuw met sabel).  
op een zilveren Romeinse denier van Philippus — dat geldstuk was speciaal bestemd als inkomticket voor het circus!
57. **LEPELAAR**  
als graveursteken van de befaamde P.H. Roettiers — vooral op Franse munten van zijn hand voor Lodewijk XVI, tot 1790.
58. **MOSSEL**  
op bronzen munten van de Romeinse Republiek.  
op Romeinse zilveren denieren.
59. **MUIS**  
op een oud koperen Indisch muntje.
60. **NEUSHOORN**  
op bronzen quadrans van keizer Domitianus.  
op Engelse token — einde 18<sup>e</sup> eeuw.
61. **NIJLPAARD**  
op bronzen munten en zilveren denieren van Octacillia.
62. **OLIFANT**  
op zilveren munt van Seleukos IV van Syrië.  
op 50 F in zilver en 2 en 1 F in messing van Belgisch-Kongo.  
op 1/96 roepie van Ceylon.  
Liberia vertoont hem op 2 cent - koper van 1937.  
Somalieland op 10, 5 en 1 cent van 1950.  
op zilveren denier van Julius Cesar (veldheer ons wel bekend).  
een olifant met kornak op een zilveren denier van Philippus-vader.  
op 1/4 tical e.a. munten van Siam.
63. **OOIEVAAR**  
op Duitse spotpenning.  
op kleine Londense, bronzen penning.
64. **OS**  
op Griekse munten van Methymna en Sibaris.  
ploegend op 5 Franka in zilver van Albanië.
65. **PAARD**  
op gouden, zilveren en bronzen Keltische munten (het paard

- erop is doorgaans zeer gestyleerd voorgesteld.)  
 op bronzen van Carthago (Noord-Afrika).  
 op bronzen munt van Bactriana onder Leucitades : 185-173  
 vóór Kristus.  
 op zilverstuk van 2 sh. 1/2 van Ierland.  
 op munten van Braunschweig in Duitsland.  
 op porseleinen tokens van Siam.
66. *PALING OF AAL*  
 op Duitse noedmunt in ijzer van de stad Ahlen.
67. *PANTER*  
 op 1/2 dollar U.S.A.-1927-verjaring van de strijd bij Bennington.
68. *PAPEGAAI*  
 op kleine eenzijdige penning in brons.
69. *PAPEGAAIEDUIKER OF PUFFIN*  
 op 1 en 1/2 penny in brons — gezocht privé-geld van het eiland  
 Lundi (Engeland).
70. *PARADIJSVOGEL*  
 op bronzen en zilveren munten van Duits Nieuw Guinea van 1894  
 — prachtig weergegeven !
71. *PAUW*  
 op 50 sen in zilver van Japan.  
 op munten van Birma of Burma — hij schijnt er het nationaal  
 dier te zijn.  
 op munten van voorname Romeinse dames o.m. Faustina-dochter.
72. *PELIKAAN*  
 op taler van Reuss in Duitsland.
73. *POOLBEER*  
 mooi weergegeven op munten van Groenland.
74. *PLADIJS*  
 op 5 pf. in messing van Danzig van 1932.
75. *QUETZAL*  
 (vogelsoort) op de meeste munten van Guatamala.
76. *RAAF*  
 op talers van Schaumburg-Lippe (Duitsland).
77. *RAM*  
 op een stuk van 1 shilling van Australië.  
 op denier van de Romeinse Republiek.
78. *RAT*  
 als muntteken op middeleeuwse munten van de stad Arras in  
 Noord-Frankrijk.
79. *SCHILDPAD*  
 op de oudste zilveren munten ! die van het eiland Egeine-Grieken-  
 land 6 à 700 jaren vóór onze tijdrekening.  
 op six-pence 1934-36 van de Fidji-eilanden.
80. *SLANG*  
 met de arend op het wapen van Mexiko.  
 op bruin-porseleinen noedmunt van 1 mark van Weixdorf-1924.

81. **SPRINGBOK**  
op zilveren crown of kroon van Zuid-Afrika 1947 en 1951.  
op gouden munten van George VI en Elisabeth (zelfde land).
82. **STEENBOK**  
op zilveren 2 shilling van Zuid-Rhodesia-1954.  
op zilveren denier van de Romeinse Republiek der familie Plansius.
83. **STEENDUIF (?)**  
op 1 sh. — 1932-36 van Zuid-Rhodesia.
84. **STIER**  
op tetradrachme van Thurioi in Griekenland.  
op zilveren shilling van Ierland.  
op bruin porseleinen noodmunten van de stad Schleiz — 20 mark 1921 en van 75 pf. van Kreis Lückau 1921.
85. **STOKVIS**  
Quebec (Kanada) — 1815.
86. **TORTEl (tortelduif)**  
op 2 kronen 1903 van Denemarken.
87. **TUI-BIRD (exotische vogel)**  
op 1 penny in koper van Nieuw-Zeeland — 1947.
88. **TIJGER**  
op nikkelen 1/4, 1/2 en hele roepie van India.
89. **UIL**  
op bronzen en zilveren munten van de stad-staat Athene en dit vanaf ± 500 jaar vóór Kristus.  
op hedendaagse Griekse pasmunt.
90. **VIS**  
op talrijke porseleinen tokens van Siam.  
op oude Franse « kruisduif ».  
op bronzen zgn. « Gothische penning ».  
op bracteaat van de abdij van Rheinau (Duitsland).  
op bruin porseleinen noodmunt van Boldixum (Duitsland) — 1921.
91. **VLINDER**  
op bronzen « historiepenning » van 1583.  
op kleine Siamese token in porselein.
92. **VOGEL**  
(typen voorlopig niet gedetermineerd).  
op munt van Nieuw-Kaledonië.  
op porseleinen token van Siam.  
een ingekooide vogel op 'n zilveren denier van Faustina-moeder.
93. **VOS**  
op Duitse spotpenning : de vos en de reiger.
94. **WINTERKONINKJE**  
op 1 farthing van Engeland (schattig afgebeeld).
95. **WOLVIN**  
op velerlei Romeinse bronzen kleinsmunten — denk even aan de legende over het ontstaan van de stad Rome met de geschiedenis van Romulus en Remus — beide personen afgebeeld met de wolvin.

96. *ZALM*  
op zilveren florin van Ierland.
97. *ZANGVOGELS*  
op zilveren Oostenrijkse 2 f. van Walter von der Vogelweide.
98. *ZEBU*  
op lokaalmunt van Indore (Indische Staat).
99. *ZEELEEUW*  
op 25 centesimos van Paraguay.  
op penny van de Magdalena-eilanden (Kanada).
100. *ZEEPAAARDJE*  
komt als muntteken voor op Nederlandse munten (Koningin Wilhelmina).
101. *ZEUG*  
met biggen — op 'n halve denier in koper van Ierland.
102. *ZWAAN*  
op Griekse munt van Clazomène.  
op bruin porseleinen noodmunt van Prenzlau — 2 mark — 1921.  
op ijzeren noodmunt z.j. (zonder jaar) voor de Hamburger-Hochbahn.
103. *ZWIJN*  
op dik Romeins klein-brons.

\* \* \*

U gaat stellig met ons akkoord om een eresalut te brengen aan Ierland, zeker wanneer U weet, dat ALLE munten, die voor dat land deze eeuw geslagen werden, op de voorzijde het zinnebeeld van Ierland (een lier of harp) dragen en op de keerzijde de afbeelding van een huisdier, behoudens de farthing, die een houtsnip weergeeft ; de florin toont ons de zalm.

\* \* \*

U hebt eveneens opgemerkt, dat we geen heraldische dieren in onze opsomming betrokken hebben. Daar is een afzonderlijke studie op te maken.

Hier een paar nota's betreffende dieren, welke voorkomen op familie-, stads- of gemeentewapens :

De tweekoppige arend zoals we hem aantreffen in Finland (onder Rusland), Polen, Joego-Slavië en Rusland (in de Tsarentijd).

De Phenix — de vogel, die uit zijn as herrijst — vinden we in Griekenland en Korea.

Pegassus — het gevleugelde paard — op oude Griekse en hedendaagse Italiaanse munten.

De gevleugelde leeuw in Venetië, en op Nurnberger penningen.

De klauwende leeuw in het wapen van België, Finland en Tsjeko-Slowakije.

Een sluipende leeuw in dat van Cyprus, Estland, Guernsey en Jersey.

Een Draak in China, Korea en Japan.

Dat om maar een paar voorbeelden aan te halen over dat hoofdstukje.

We wensen U veel sukses in uw naspeuringen. Wie deze lijst mee wil helpen aanvullen en volledigen schrijve aan de redaktie ; wij opstellers danken U bij voorbaat recht hartelijk.

NUIJTENS Marcel & PITTOORS P.F.J.

## DE MARIA-THERESIA-TALER IN HET MIDDEN-OOSTEN

Nu aller belangstelling op het Midden-Oosten is gericht, is het wel goed eens het betalingsmiddel van deze, voor ons minder bekende streken, na te gaan.

Waar in deze gewesten de ultra moderne machines voor de petroleumuitbating naast eeuwenoude gereedschappen niet storend zijn, is dan ook datgene wat een Amerikaans joernalist overkwam geen uitzondering. De joernalist in kwestie was er op uit om zijn kollega's de loef af te steken; hij voorzag zich van wat zilveren dollars ten einde door dit betalingsmiddel bij de inheemse bevolking van Jemen vlugger inlichtingen voor zijn blad te verkrijgen. Toen hij echter met deze « klinkende munt » betalen wilde, beproefde de handelaar het geldstuk door het eerst op een steen te testen voor de klank, dan zijn hardheid door er op te bijten; pas daarna bezag de man goed de dollar en schoof hem minachtend naar zijn eigenaar terug, erbij voegende « dat hij enkel met dit soort munt wilde betaald worden », en meteen liet hij een Maria-Theresia-Taler zien. Ongelukkig voor de joernalist: hij had geen enkele Maria-Theresia-taler bij, wat zeker niet wonderlijk is.

In 1780, sterfjaar van Maria-Theresia, Keizerin van het Rooms-Duitse Keizerrijk die over het grootste deel van Europa heerste — ze was ook Hertogin van Brabant en Gravin van Vlaanderen — werd een geldstuk aangemaakt dat als « taler » voor gans haar gebied gangbaar zou zijn. Het had 40 mm diameter, woog 28 gram en bevatte 900/1000 zilver. De beeltenis van de Keizerin naar rechts kijkend, met parelkroon en weduwsluier getooid, siert de voorzijde, terwijl op de keerzijde de tweekoppige arend, gekroond en van wapenschild voorzien, één geheel vormen. Op de rand staan de woorden « Justitia en Clementia » door sierbloempjes gescheiden. Deze tekst is het motto van Maria-Theresia en beduidt: Rechtvaardigheid en Goedgunstigheid ».

Deze door Anton Schabel gegraveerde munt werd echter nooit gangbaar voor gans het Roomse-Duitse Keizerrijk; de dood van de Keizerin had dit verhinderd. Aangezien echter Oostenrijk toen een zeer machtige rol speelde op de wereldmarkt, werd deze munt toch bestemd voor de buitenlandse handel en reisde aldus naar het Midden-Oosten om er tegen allerlei koopwaar als ruilmunt bij de bevolking van deze landen te dienen. Toen deze « taler » als betalingsmiddel daar was ingeburgerd, wilde de bevolking niets anders als deze « taler » nog aanvaarden; dit is nu nog zo, en wie weet voor hoelang nog...

We kunnen een paar voorbeelden aanhalen die erop wijzen dat de Maria-Theresia-taler daar nog altijd het betaalmiddel bij uitstek is. Zo ontving de Engelse handelaar George Parker, in 1867 tijdens de Abesijnse oorlog, de opdracht voor 250.000 pond sterling — en dat was geen peulschilletje in die tijd! — talers aan te kopen. In de eerste wereldoorlog betaalde Kolonel Lawrence, specialist voor Arabische aangelegenheden, bij voorkeur met de befaamde Maria-Theresia-talers. In 1918 liet Italië, voor zijn toenmalige kolonie Eritrea, een gelijkaardige munt aanmaken; het was geen Maria-Theresia-taler al geleek hij er wonderwel op. Maar de inlanders weigerden deze munt en inderhaast moesten de Italianen dan ook, om hun betalingen te kunnen uitvoeren, tot aanmaak van echte talers overgaan. (1)

(1) Dit stuk — 1 Talari genaamd — blijkt thans schaars te zijn.

Tijdens de tweede wereldoorlog werden niet minder als 18.814.567 talers geslagen te Bombay (India) in opdracht van de Britse regering ; zij had die nodig om haar troepen in het Midden-Oosten en bij hun strijd in Abessinië van geld te kunnen voorzien.

Natuurlijk is het als muntplaats niet alleen bij Wenen, waar de taler het eerst werd aangemaakt, gebeven ; ook in Berlijn, Brussel, Londen, Rome, Parijs, Utrecht, Bombay, San Francisco enz. werden, in opdracht van diverse landen of maatschappijen, dergelijke munten geslagen, en wel telkens zo getrouw mogelijk naar de oorspronkelijke stempels.

De waarde van deze taler is niet in alle streken van het Midden-Oosten gelijk. De waarde ervan wordt meestal bepaald volgens de sleet die de munt heeft opgelopen ; zij wordt dan ook op specifiek oosterse wijze vastgesteld : door met de middenvinger over de beeltenis te strijken.

Ook kunnen de Arabieren bij uitstek de valse stukken herkennen, want ook van deze muntsoort werden valse stukken aangemaakt. Ofwel tellen zij de parels welke in de kroon van Maria-Theresia voorkomen, ofwel stellen ze het stuk bloot aan de hevige hitte van de woestijnzon.

Naar het « schijnt » zou de koning van Jemen een schat van 250.000.000 stuks van deze beroemde talers in zijn schatkamers bewaren. Of dit laatste waar is, weten we niet. Maar dit is waar : een muntstuk vóór 177 jaar aangemaakt, heeft nog steeds zijn omloopswaarde behouden en geniet alle vertrouwen van mensen tot wie de hedendaagse ontwikkeling veel minder is doorgedrongen dan hier, terwijl wij ons met papier en minderwaardige zilvermunt tevreden stellen. (1)

Marcel NUIJTENS.

## *Uit de knipselmap*

WAAROM EEN FRANK EEN « BAARD » IS...

*Laat u de baard niet afdoen...*

Waarom zouden we eens niet wat over baarden klappen ? Er is over de baard meer te vertellen dan men denkt.

« BAARD : Bedekt in de regel sommige gedeelten van het aangezicht van mannelijke personen. Naargelang de baardharen de bovenlip, de kin of de wangen bedekken onderscheidt men knevel, kinbaard of bakkebaard. Kinbaard en bakkebaard vormen tezamen een ringbaard die bij hoge uitzondering wel eens bij vrouwen voorkomt ».

Tot zover het verklarend woordenboek. En de tijd is wellicht niet meer zo ver af dat men nog alleen in het woordenboek baarden zal aantreffen want de gewoonte om een baard te dragen verdwijnt meer en meer.

De baard werd van ouds beschouwd als een sieraad van het mannelijk geslacht. Nochtans is het scheren zeer vroeg in zwang gekomen. Ten tijde van Alexander de Grote ontdeden de Grieken zich eerst van hun knevel, later van de gehele baard. De Romeinen liepen in verschillende tijdperken, dan eens met een baard, dan weer gladgeschoren. In Rusland voerde Peter de Grote een belasting op de baarden in ; zijn bedoeling was een stille strijd te voeren tegen de onverzorgde baarden van zijn onderdanen.

(1) Alle heruitgiften van de M. T. Taler dragen 1780 als jaartal.

In de geschiedenis wordt gewag gemaakt van mannen die zich door lange baarden onderscheiden hebben. Een Duitse ridder, Rauber von Balberg und Weineck, een Hans Steiniger en Johan de Gebaarde, een schilder uit de XVI<sup>e</sup> eeuw, droegen baarden die tot op de grond sleepten. In onze gewesten droegen de vrije mannen steeds een baard. En de afbeeldingen van onze voorvaderen der XVI<sup>e</sup> en XVII<sup>e</sup> eeuwen zien er dan ook zeer deftig uit met de dichte welgekamde baarden.

Omstreeks het midden van de vorige eeuw werd het dragen van een baard een kenteken van democratische gevoelens. Stilaan kwam het scheren meer en meer in de mode en door de tegenwoordige generaties wordt nagenoeg geen baard meer gedragen.

Het dient gezegd, dat de baard aan de trekken van de man iets statigs, een zekere deftigheid geeft. En voornamelijk de man op hogere leeftijd met een golvende sneeuw witte Sint-Niklaasbaard boezemt eerbied en ontzag in.

De baard kan doorgaan als een symbool van geleerdheid en onderzanding. Stel u bv. een Mozes-figuur voor. Hoe zou die aartsvader er uitgezien hebben zonder zijn baard? Hoe zou die eerbiedwaardige man invloed op zijn onderhorigen kunnen verkrijgen hebben zonder zijn machtige baard? En kon een profeet zijn profetenprestige hooghouden zonder baard?

Op oude prenten en schilderijen zien we dan ook steeds de geleerden, mannen van hoge rang, heiligen, profeten, enz. met een zware baard afgebeeld.

Grieken en Romeinen sneden hun slaven de baard en de hoofdharen af. Ook aan de gediensigen van de Oude Germanen was het dragen van knevel en baard verboden. Een volledige haardos was het kenteken van de vrije man. Franken en Gothen droegen slechts knevels tot aan de regering van Clodion; deze gebood aan zijn onderdanen haren en baard te laten groeien om daardoor te tonen dat zij vrij waren.

De koningen van Perzië bonden hun baard samen en doorvlochten hem met gouddraad. De eerste Franse koningen namen die gewoonte over en droegen bij sommige gelegenheden een gouden baard. De hertog van Lorreinen kwam in rouwgewaad en met een gouden baard die hem tot in de lenden reikte, het lijk van de laatste hertog van Boergondië groeten.

De geestelijkheid was aan velerlei reglementen onderworpen wat het dragen van de baard betreft. De kerkelijke overheden waren soms van verschillende mening. Sommigen vonden dat het dragen van een lange baard beter overeenstemde met hun waardigheid. Anderen oordeelden dat een baard te pronkerig stond voor een geestelijke. Er werden verschillende verordeningen door de kerk uitgevaardigd in verband met het dragen van een baard door geestelijken. De oude monniken hadden het recht lange haren en een baard te dragen. Er was een tijd dat de kloosterbroeders zich schoren maar gedurende de vasten lieten zij hun baard groeien. Paus Gregorius VII gaf bevel aan de Roomse bisschoppen en priesters hun baard af te scheren. Julius II droeg een lange baard evenals zijn opvolgers. Clemens VII en de Romeinse geestelijken van zijn tijd lieten hun baard groeien. Van 1525 tot 1625 moesten de priesters zich scheren. Koning Frans I droeg weer een dichte, volle baard evenals Keizer Karel en de geestelijkheid van zijn tijd volgde zijn voorbeeld evenals trouwens zijn onderdanen.

De Grieken mochten geen baard dragen voor zij ten volle dertig jaar oud waren. Voor die leeftijd moest de jonge man zich scheren.

Is het dragen van een baard zeldzamer geworden onder de nieuwe

generaties, in de dagelijkse omgangstaal is dat mannelijk sieraad beter bewaard gebleven en wordt het nog menigmaal aangehaald om een of ander gezegde te illustreren.

Zo spreekt men nog van « stroop aan iemands baard smeren » in de betekenis van iemand te willen vleien of in zijn gunst te komen. De Ouden zwoeren bij de baard van de profeet terwijl de Vlamingen ook nog spreken van « iemand de baard afdoen » als zij willen beduiden « iemand in de doeken doen ». Dit gezegde zou wel kunnen afgeleid zijn van het oude strafrecht waarbij het afknippen van baard en haren een ontorende straf was. In de geschiedenis vindt men baarden van alle vormen. Men droeg puntbaarden, ringbaarden, vierkante en gespleten baarden, bokkebaarden, geitebaarden en bakkebaarden.

En wie nu in de tegenwoordige tijd spreekt over « honderd baarden » zegt dat zonder te weten waar de uitdrukking vandaan komt. Hij weet ook niet dat er feitelijk geen « baarden » meer bestaan sinds de muntstukken waarop Leopold II met zijn majestueuze baard afgebeeld stond, uit de omloop genomen werden. Leopold II, zijn baard en de muntstukken met die baard zijn sedert lang verdwenen.

Maar het volk blijft ten onzent over « een baard » spreken als men het over een frank heeft. Het is alleen maar spijtig dat men vroeger met « één echte baard » bijna zoveel kon doen als nu met honderd van die blikken dingetjes die we nog wel baarden noemen, maar waar geen baard meer op te zien is. Men kan er zelfs zijn baard niet meer mee laten scheren...

Uit « VOLKSGAZET »

\* \* \*

### EEN TWEELING VAN DE BANK VAN ENGELAND

Uit Londen wordt bericht, dat de Bank van Engeland is bevallen van een tweeling.

Een zakenman heeft medegedeeld, dat hij van zijn bank onlangs twee nieuwe biljetten van een pond heeft ontvangen, die beiden hetzelfde serienummer -R24A925958 droegen. De bank heeft beide als echt erkend.

Een woordvoerder van de Bank van Engeland verklaarde : « Voor zover wij weten is iets dergelijks nog nooit voorgekomen ».

De bezitter wilde zijn naam niet laten noemen om niet door verzamelaars lastig te worden gevallen.

Uit « VOLKSGAZET ».

---

### VRAAG OM MEDEWERKING

Na het verschijnen van « NUMISMATIEK OVER DEURNE-BORGERHOUT » ontvingen wij een vraag vanwege de Kring voor Heemkunde te Mortsel (bij Antwerpen).

We herhalen hier deze vraag :

Signaleer ons de u bekende penningen, medailles, plaketten e.a. metalen documenten over de gemeente Mortsel ; alsook van verenigingen aldaar gevestigd. Onder Mortsel is dus ook begrepen Oude-God en Luythagen.

Zend ons de juiste beschrijving, grootte, doorsnede, in welk materiaal en verdere nuttige inlichtingen of zend de stukken aan ons ter inzage en dokumentatie. Per kerende ontvangt u ze terug !

PITTOORS, P.F.J.,  
Zonstraat, 83,  
Borgerhout-Antwerpen